Document generated on 05/18/2025 8:52 p.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

CÔTÉ, MICHEL. *Passion de musées. De Québec à Lyon*. Préface de DENIS VAUGEOIS. Postface de JEAN GUIBAL. Québec, Éditions du Septentrion, 2021, 182 p. ISBN 978-2-89791-290-1

Jean-Michel Tobelem

Volume 20, 2022

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1093915ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1093915ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tobelem, J.-M. (2022). Review of [CÔTÉ, MICHEL. *Passion de musées. De Québec à Lyon*. Préface de DENIS VAUGEOIS. Postface de JEAN GUIBAL. Québec, Éditions du Septentrion, 2021, 182 p. ISBN 978-2-89791-290-1]. *Rabaska*, *20*, 288–293. https://doi.org/10.7202/1093915ar

© Société québécoise d'ethnologie, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

se rendre invisible, le chef d'un puissant powpow anéantit les ennemis de sa communauté, comme avant lui, précise le conteur, « les Philistins devant Samson et la mâchoire d'un âne » (p. 158).

Les « Récits divers » de la dernière section portent sur l'environnement aquatique et le rituel de la capture des baleines et des créatures d'eau. Sous les traits d'une baleine, une belle jeune fille s'amusait « en costume d'autrefois », ce que le conteur soupçonne « vouloir dire à l'état naturel » (p. 164). Le jeune homme, son nouvel époux, l'accompagne un jour dans son pays, « un monde du dessous semblable à celui du dessus » (p. 165). Le voyage s'avère toutefois tragique. La jeune épouse n'est jamais revenue et le jeune homme est ramené dans sa communauté. Dans « L'Ours céleste », la bête est terrassée par la flèche d'un rouge-gorge, avide de manger de la graisse. L'oiseau se retrouve couvert de sang et ne parviendra jamais à se débarrasser de cette tache, ce qui explique le rouge de sa poitrine et le nom qu'on lui a donné. En voulant se débarrasser de ce sang, secouant ses ailes, il a éclaboussé les forêts, l'érable surtout, d'où les teintes rouge-sang qui colorent ses feuillages, à l'automne (p. 169).

C'est grâce à la ténacité de Daniel Clément si autant de récits ont pu être réunis dans ce recueil. Il a mené une exceptionnelle recherche un peu partout dans les archives et documents publiés, çà et là, pour les recueillir, les traduire et les présenter avec des notes utiles qui figurent en fin de recueil, juste avant une riche bibliographie qui aideront certains lecteurs à poursuivre à leur tour leur recherche. Il a réussi à constituer, est-il besoin de le préciser, « un corpus relativement homogène et représentatif des communautés et de la culture mi'gmaq ». Ce recueil ajoute à la richesse de la collection *Les Récits de la terre*, qu'il alimente depuis le début.

Aurélien Boivin
Professeur émérite, Université Laval

Côté, Michel. *Passion de musées. De Québec à Lyon*. Préface de Denis Vaugeois. Postface de Jean Guibal. Québec, Éditions du Septentrion, 2021, 182 p. ISBN 978-2-89791-290-1.

Cet ouvrage de 182 pages, paru en 2021, doté d'une abondante bibliographie, d'un index et de différentes annexes, bénéficiant d'une préface et d'une postface, constituera un ouvrage de référence concernant la muséologie. Il est en effet le produit de la réflexion d'un acteur de premier plan du monde des musées du Canada, mais aussi de la France, doté de surcroît d'une peu commune vision internationale.

Michel Côté, puisque c'est de lui qu'il s'agit, cherche en permanence à resituer les enjeux muséologiques au regard des grands questionnements économiques, politiques, démographiques et sociaux qui affectent l'évolution de notre monde, d'une façon que très peu de conservateurs français sont en mesure de proposer. Plus largement, il cherche à identifier les conséquences possibles de ces transformations sociétales sur le monde des musées, ce qu'il exprime de la façon suivante : « Sans appliquer directement ces grilles d'analyse au monde muséal, on peut distinguer quelques conséquences opérationnelles de ces tendances pressenties ou en faire des défis culturels » (p. 157). Il propose ainsi des parallèles saisissants – dans une démarche à la fois diachronique et synchronique – entre les musées de Québec et de Lyon, sans s'interdire pour autant des emprunts à d'autres musées du monde entier, grâce à une connaissance fine des réalités muséales à l'échelle internationale.

Au fil des chapitres sont abordées, sous une forme souvent plus impressionniste que synthétique, diverses questions qui agitent le monde muséal dans le monde entier, notamment les suivantes : le projet culturel, les collections, les expositions, la médiation, l'architecture, la gouvernance, les relations internationales, sans oublier le politique. Quant à la question de l'éthique, si elle est abordée à plusieurs reprises, elle ne fait pas l'objet d'un chapitre à part entière. Celui-ci aurait pourtant permis de présenter les réponses de l'auteur à des sujets tels que la marchandisation des musées, les risques de conflit d'intérêt, la « monétisation » des collections, la responsabilité des administrateurs, les demandes de restitution, etc.

Michel Côté fait preuve d'une curiosité sans limite et d'un esprit d'ouverture peu ordinaire, allant de la science à l'art (y compris le spectacle vivant), à travers un prisme anthropologique, dans une approche à la fois locale (comment s'adapter à un territoire spécifique, en fonction de son histoire, de ses caractéristiques et de ses institutions) et internationale (cherchant à relier les différents récits qui fondent les communautés humaines de notre commune planète). Diplomate par essence, il navigue avec habileté entre habitus professionnels, monde des médias et de la politique, sans oublier les savants, les collectionneurs, les experts et les donateurs ; et cela tout en gardant en tête qu'il agit au profit du public (ou des publics si l'on préfère), cherchant à se situer en permanence entre l'enchantement et la connaissance, ce qui constitue – on en conviendra – un programme alléchant pour tout musée.

Il s'agit clairement ici de proposer un parcours de vie, illustré de nombreux exemples de défis rencontrés par Michel Côté dans son riche cheminement professionnel, et agrémenté de photographies traitant aussi bien de rencontres institutionnelles que d'images d'objets de collection ou d'affiches d'expositions. L'ouvrage apporte une claire démonstration du caractère inséparable de l'élaboration du projet culturel et des autres questions qui lui sont

liées, dans le domaine des collections, des acquisitions, de la conservation, de la recherche, de la médiation, de la diffusion, de l'administration ou encore de la communication.

Michel Côté montre de façon convaincante que non seulement le musée peut parler de tout, mais que la forme « exposition » peut se saisir de n'importe quel sujet, y compris le plus abstrait ou le moins évident dans sa capacité à prendre appui sur des objets, qu'il s'agisse d'enjeux sociaux, scientifiques ou philosophiques. C'est en cela que la forme « musée », qui a pu paraître obsolète à la fin du XXe siècle, se révèle en réalité aujourd'hui d'une très grande fécondité, du fait de sa plasticité et de son adaptabilité à différents enjeux, contextes ou impératifs locaux.

À rebours de certaines pratiques contemporaines, l'identité visuelle du musée – pourtant marquée aussi bien dans le cas du musée de la Civilisation que dans celui des Confluences – n'est fort heureusement ici que le reflet de sa singularité sur le fond et non pas l'instrument de communication globale auquel on l'identifie souvent, comme si l'image prenait le pas sur le sens.

Une autre caractéristique précieuse de cet ouvrage, qui pourrait d'ailleurs servir de support à un cours sur le management interculturel, est de passer en permanence du musée de la Civilisation de Québec au musée des Confluences de Lyon. En complément de l'expérience également précieuse de Nathalie Bondil, on pourra en tirer de précieux enseignements sur la façon de concevoir les musées, et la manière de les gérer et de les diriger de part et d'autre de l'Atlantique. On observera à ce propos qu'en le traversant le musée – un nom commun – s'écrit avec un M majuscule (par exemple ce qui est appelé « Musée de l'homme » dans cet ouvrage s'écrit en France « musée de l'Homme ») : est-ce pour souligner son importance ? Mais dans ce cas, pourquoi ne pas appliquer le même principe à l'université, à la bibliothèque, au stade ou encore à l'hôpital ?

Sur un sujet d'une tout autre ampleur, l'auteur aborde par une simple note de bas de page la question fondamentale de la place des conservateurs dans les musées, faisant du principe inauguré au musée de la Civilisation un acquis qu'il qualifie lui-même de révolutionnaire : « Voilà une révolution au Muséum ; le conservateur n'est plus le responsable de l'équipe, il fait dorénavant partie d'une équipe multidisciplinaire sous la responsabilité d'un chargé de projet. » (p. 90). Cela aurait justifié une argumentation permettant de comprendre pourquoi et dans quelles conditions les conservateurs paraissent ainsi relégués au rang de techniciens des collections ; ce à quoi, en France du moins, leur formation à l'Institut national du patrimoine (une école sélective formant des personnels de haut niveau et appelés pour certains à prendre la responsabilité des plus hautes institutions muséales ou patrimoniales) ne semble pas devoir les conduire. Il y aurait sans doute là matière à discussion,

même si l'on admet que cette approche est légitime dans une visée de réalisation effective de la mission éducative, sociale et civique des musées.

Cela rejoint du reste la question du leadership dans les institutions muséales, dont Michel Côté ne définit pas réellement les contours, même si l'on comprend que pour lui – dans la lignée de Roland Arpin – point n'est besoin d'être un conservateur (voire même d'être issu du monde muséal) pour diriger un musée. Là encore, on peut en admettre le principe, qui subordonne la nomination du dirigeant à sa capacité à définir et à mettre en œuvre de façon optimale la mission de l'institution ; mais il aurait néanmoins été utile de comprendre quels profils doivent dès lors être privilégiés et à quelle condition un conservateur peut aussi être choisi pour diriger un musée (comme cela reste le cas pour nombre d'entre eux dans le monde). Après tout, le profil de Michel Côté est suffisamment singulier – et le fruit de circonstances particulières – pour ne pas conduire à généraliser aisément ce parcours professionnel spécifique.

Souvent il est vrai, Michel Côté soulève davantage de questions qu'il n'apporte de réponses, notamment dans ses interrogations finales, qui concernent par exemple le financement des musées ; un sujet de préoccupation pour nombre de professionnels dans le monde et auquel son profil d'administrateur et d'homme de musée le prédispose particulièrement. À ce propos, et sauf erreur de notre part, ne figure pas dans le livre le mot « instrumentalisation », ce qui semble laisser à distance l'idée que certains décideurs publics ou privés se servent des musées plutôt qu'ils ne cherchent à les servir, laissant dès lors planer un doute sur la capacité de ces derniers à remplir leur mission éducative, sociale et civique. Or les formes d'instrumentalisation des musées sont diverses dans le monde contemporain, que ce soit dans le domaine économique, politique, urbanistique, diplomatique ou encore dans celui de la promotion de l'image des villes et des territoires.

Légitimement fier de la réalisation du musée des Confluences, on aurait souhaité que Michel Côté aborde plusieurs points qui ont nourri les discussions autour de ce projet hors normes. D'une part, l'explosion des coûts de réalisation, due il est vrai à un ensemble de facteurs complexes ; d'autre part, le montant élevé du budget de fonctionnement, relié semble-t-il à une question que l'on ne peut s'empêcher de soulever, qui concerne le projet architectural retenu.

En dehors de considérations esthétiques tenant à son aspect rétrofuturiste, et si l'on comprend bien sa fonction de signal urbain, on peut toutefois se demander si sa démesure serait envisageable aujourd'hui, à la lumière des préoccupations relatives au réchauffement climatique et aux impératifs de sobriété énergétique des bâtiments publics. De fait, alors qu'il consacre un chapitre à cette question (« Réflexion autour des influences du développement

durable sur le projet architectural du musée », in *Musées et développement durable*, dir. Serge Chaumier et Aude Porcedda, La Documentation française, 2011, p. 75-82), Michel Côté ne donne pas d'information précise sur la façon dont le musée des Confluences a cherché à répondre à l'enjeu du réchauffement de la planète.

Si Michel Côté parle volontiers d'émerveillement, force est de constater que l'effet procuré par ce musée relève aussi de la catégorie du spectaculaire, qu'il s'agisse du site, de l'architecture, des espaces intérieurs, de la scénographie, voire même de l'acquisition de certaines pièces de la collection. La question que l'on aurait envie de lui poser serait donc la suivante : s'il était amené à concevoir aujourd'hui le musée des Confluences, serait-il possible de préserver la vision qu'il a toujours défendue (« Le musée se doit d'être un lieu d'enchantement, de connaissances et de réflexion et un centre culturel ouvert à tous », p. 21), tout en aboutissant à la proposition d'un établissement plus humble, plus sobre et plus frugal, et peut-être aussi moins démonstratif, voire moins dominateur ?

L'ouvrage constitue à cet égard une invitation à poursuivre la réflexion sur la fonction du spectaculaire dans les musées contemporains. Dans le cas du musée des Confluences, le lien entre le caractère spectaculaire de l'établissement et les enjeux de la métropole lyonnaise en termes d'attractivité, de prestige, de rivalité et de concurrence ne paraît-il pas daté ? Par exemple, cela favorise-t-il la venue de personnes peu habituées à la fréquentation des musées ? Si c'est le cas, de quelles données dispose-t-on pour le documenter ? Le musée des Confluences étant doté d'un service interne d'évaluation et d'enquête auprès de ses publics, est-il en mesure d'attester d'un progrès dans ce domaine, quelques années après son ouverture ?

Cet impensé sociologique – très répandu dans le monde des musées – est d'autant plus surprenant que Michel Côté met clairement le public au centre de sa réflexion et de ses actions ; on souhaiterait toutefois le questionner plus avant sur les enjeux suivants, qui relèvent du caractère de service public de nombre de musées : quel public fréquente les musées ; quel est son profil en termes de catégories sociales ; de quels indicateurs se dote-t-on pour mesurer l'efficacité du musée en termes de démocratisation ; et en définitive quels leviers peut-on identifier pour accueillir davantage de personnes qui s'en tiennent actuellement éloignées ? Ne peut-on légitimement penser que – au-delà du succès de fréquentation des musées – sans démonstration claire de progrès réalisés dans le domaine de l'élargissement des publics et de la démocratisation de la fréquentation, il existe un risque de perdre le soutien d'une partie de la population ?

Or, à la lumière des transformations sociales que nous connaissons actuellement, cela pourrait ultimement mettre à mal le consensus social qui conduit

de facto beaucoup de nos concitoyens à accepter de participer au financement d'institutions culturelles (théâtres, salles de concert, maisons d'opéra, mais aussi musées) alors même qu'ils n'en bénéficient pas directement. Plus largement, si la question sociale, de l'accessibilité et de l'inclusion est très présente dans les propos de Michel Côté, on note que les écrits de certains penseurs de la muséologie ne sont pas convoqués, qu'il s'agisse par exemple de John Kinard (malgré la mention de l'influence exercée par l'Anacostia Museum), d'Hugues de Varine ou encore de Serge Chaumier.

Si l'on souhaitait pousser la réflexion plus loin, on pourrait demander à Michel Côté quel sort il fait (ou pas) à la catégorie des « musées pour enfants », un concept il est vrai très présent aux États-Unis d'Amérique mais moins dans d'autres pays. Les musées doivent-ils prévoir systématiquement un niveau de lecture pour les jeunes publics ; ou bien proposer des activités spécifiques pour les familles en marge des expositions ; ou bien encore concevoir des espaces qui leur sont réservés (comme le fait par exemple la cité des Enfants à La Villette) ? Après tout, de la même façon que Michel Côté montre que les musées peuvent traiter de n'importe quel sujet, les musées pour enfants (à l'exemple de celui de Washington, à travers une exposition déjà ancienne sur l'Holocauste) ont également prouvé qu'aucun sujet n'était tabou lorsqu'on s'adresse à de jeunes (voire très jeunes) visiteurs.

Pour conclure la recension de ce bel ouvrage, on pourra se demander quels sont plus précisément les contours de la « muséologie sociale » qu'évoque Michel Côté (p. 97) : comment se traduit-elle ? En quoi permet-elle aux établissements qui la pratiquent de se différencier ? Et avec quels résultats identifiables ? En définitive, il est clair que le musée de la Civilisation fait partie des quelques musées qui ont exercé une influence majeure dans le domaine de la muséologie (sachant que l'on manque encore de recul pour le musée des Confluences), aux côtés d'établissements aussi différents que le Centre Pompidou de Ponthus Hulten, l'écomusée du Creusot, l'Anacostia Museum (déjà cité), le musée Louisiana au Danemark, le musée Dauphinois, le musée en Herbe ou encore le musée d'Ethnographie de Neuchâtel.

Jean-Michel Tobelem
Professeur associé à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Drolet, Gilles. *À l'origine de L'Ancienne-Lorette. Le père Chaumonot et la mission de Lorette*. Corporation de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette, 2022, 223 p. ISBN 978-2-9820499-0-1.

En guise de prélude aux fêtes qui marqueront, en 2023, le 350e anniversaire de fondation de la ville de L'Ancienne-Lorette, la Corporation de la chapelle